

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 20

Artikel: Le jumeau
Autor: David
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211300>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'OBSSESSION

— Oh ! mais de grâce, ne parlons pas de la guerre !

Ce fut l'autre soir, au moment d'attaquer le potage, la supplication de l'un des convives d'une petite agape amicale.

Unanimes, les autres convives se rangèrent à ce vœu. Bien plus, il fut décidé que celui qui dirait un mot de la guerre, un seul, serait réduit au silence pour tout le reste de la soirée. Encore que le sexe charmant ne fut pas représenté à ce repas intime, cette condamnation au silence était bien la punition la plus efficace.

Oh ! quel soulagement, quelle joie que de se libérer un moment de la terrible obsession. Toute la soirée se passa sans qu'il fut question de tranchées, de schrapnells, de marmites, de 420, de bombes asphyxiantes, de sous-marins, de torpilleurs, etc. Aussi, à combien de vaines redites, de grotesques prophéties, de sottises, de propos aigre-doux, la porte se trouva-t-elle du même coup fermée.

« C'est de l'égoïsme, cela ! vous écrierez-vous peut-être. Alors qu'à nos frontières des peuples se cassent la tête, si nous avons encore parfois le précieux privilège de nous grouper, en famille ou entre amis, autour d'un cordial festin, c'est bien le moins qu'on y réserve une place au sombre cauchemar qui étreint l'Europe, et que nous consacrons à ceux qui luttent, à ceux qui souffrent, toutes nos pensées et toutes nos conversations. »

Drôle de commisération, en vérité ! Et à quoi donc cela avance-t-il ?

Car que de vaines paroles, à propos de la guerre, qui n'ont d'excuse que l'angoissante obsession à laquelle nous sommes soumis depuis tantôt dix mois.

Qui donc peut dire les projets qui mijotent actuellement dans les marmites diplomatiques ou dans celles des états-majors ? Personne. Pourtant, nul n'en ignore.

Le premier venu affirme avec une assurance qui n'admet pas de réplique que la « grande offensive » à laquelle se préparaient pour le printemps, les belligérants, n'aura pas lieu : parce que... ceci, parce que... cela.

Un autre vous soutient, non moins pertinemment, que l'Allemagne est à bout de ressources, qu'elle est affamée, qu'elle manque de munitions, d'hommes et d'argent. Alors, quoi faire, dans ces conditions ? C'est la débâcle, la débâcle prochaine.

Un troisième, au contraire, sait de « source très sûre », dit-il, que l'Allemagne regorge de provisions de toute sorte et de munitions, qu'elle a des réserves d'hommes inépuisables et que le pactole ne peut lutter avec les caisses de son gouvernement et de ses financiers.

L'Angleterre, avance quelqu'un, n'a pas fait tout ce qu'elle pouvait et devait faire. Les effectifs qu'elle a débarqués sur le continent sont très insuffisants. Et puis, si ses soldats se battent fort bien, avec un courage admirable, ils ne se battent que quand il leur plaît.

Et c'est fini de la Russie, ajoute un autre interlocuteur ; le rouleau compresseur est « en ramblé », comme on dit chez nous. Il n'y a plus rien à espérer de ce côté-là.

— Mais c'est une sottise, réplique-t-on, la Russie n'a donné jusqu'ici qu'une très faible partie de ce qu'elle peut donner. Ce ne sont guère que ses avant-gardes qui se sont battues jusqu'ici. Ses armées sont derrière ; elles se préparent. Gare devant, lorsqu'elles s'ébranleront !

Maint discoureur de café en sait plus sur les projets du général Joffre, que le général Joffre, lui-même. Et il vous dévoile avec éclat, force gestes et croquis, les plans « secrets » du généralissime français, dont l'exécution va décider de la victoire.

Naturellement, « l'attitude » de l'Italie donne

lieu à moult commentaires. « Marchera ! Marchera pas ! » Et il n'est aucun de ces diplomates de coin de rue qui n'en puisse remontrer à M. Salandra, lui-même, sur les dessous actuels de la politique de la péninsule.

Même chose en ce qui touche la Grèce, la Roumanie, la Bulgarie, qui composent avec l'Italie ce qu'on a appelé la « quadruple attente ».

Quant à l'Autriche, pour beaucoup, ses jours sont comptés. C'est le démembrément, c'est la dislocation fatale.

La Turquie, prétendent d'aucuns, va disparaître de la carte d'Europe ; ce sera le prélude de sa disparition de la carte du monde.

La victoire, pour nombre de gens, est déjà décidée. Elle ne peut être que du côté des Alliés. L'ardeur de ce désir en fait une réalité.

Et c'est alors qu'interviennent les artisans de la convention de paix et les réorganisateurs de l'Europe.

Pour le coup, les combinaisons les plus fantaisistes, les affirmations les plus téméraires, pour ne pas dire plus, se donnent libre cours.

L'Europe est complètement réorganisée, transformée, méconnaissable. Au pilon, tous les manuels de géographie, tous les atlas, toutes les cartes murales et autres.

Les diplomates de la conférence internationale à qui incombera la tâche délicate et difficile du règlement de comptes, n'auront plus qu'à contresigner l'œuvre de tous ces diplomates d'occasion qui proréont dans les assemblées, dans les carrefours, dans les cafés.

Touchant la Suisse, il y a ceux qui sont certains que nous ne risquons plus rien — qui seraient nous attaquer ? — et ceux qui n'ont aucun doute quant à une invasion chez nous de l'un des belligérants.

On discute chaudement aussi des dissents qui se sont produits entre Suisses romands et Suisses allemands. On en discute même beaucoup trop, nous nous en sommes rendu compte. A force de vouloir y chercher un remède, on ne réussit qu'à envenimer un peu plus le conflit. Le silence et le temps feraient, sans doute, de bien meilleur ouvrage.

Aussi, quel diable de besoin avons-nous donc de parler toujours de ce que nous ne savons pas ?

J. M.

Le jumeau. — Un dimanche de cet hiver, je vis passer devant ma demeure, un jeune garçon d'un village voisin qui était toujours au courant de la chronique régionale. Il s'arrêta pour me causer. Aussitôt, je tendis l'oreille, flairant quelque nouveau :

— Qu'as-tu de bon à me dire Edouard, pour cette fois ?

— Ecoutez-voir Davi, Alefrède de la boutique, il a eu un petit garçon ; puis, se rectifiant : « une petite fille ».

Moi sous le charme de cette voix pittoresque, je confonds et réplique :

— Deux jumeaux, donc ?

— Non ! vous embrouillez tout le bazar, rien que un... de jumeau.

DAVID.

A l'école. — Justin au maréchal, était à l'âge de onze ans le meilleur élève de la seconde classe, mais le régent hésitait à le faire passer en première, tant il le faisait cheverr en récitant ses leçons par ses expressions trop parfumées de goût du terroir.

Ainsi un jour mémorable, à la « visite » de religion, le pasteur lui ayant indiqué le chapitre : « La chute de l'homme », le rustique savant ne va-t-il pas, au grand désespoir du pauvre instituteur, lancer au pasteur, ébahie, cette phrase :

« Et pi... voilà que... la serpent... était le plus malin des... habitants du jardin. » DAVID.

AO SINMETIRO

II

N° 66. — Son père, que cauchenâvè, ne l'avait pas laissé què dai dévalles. Li n'a pas fè dinse. S'est incoradzî dè ramassâ, et sè z'infants van pardieu pouai sè partadzî bin oquî.

* * *

N° 67 et 68 (Din on carro). — Dou petit z'andzo daô bon Dyu : lo bouébo à la Rose Samin et cique que lo conseillé l'a zu avoué la serveinta.

* * *

N° 69. — Onna brava fenna. Lè demindzè da tsautin, teindu lo pridzo, on la vèyai adi appoya contré lo mothi, qu'akutavè dézo la fenitra aô verta, la tîta clinnâye et lè mans djeintés.

* * *

N° 72. — La syndiqua m'a zaô zu de que clia que vo z'arai prai votron fordai su vo sin qu vo vo z'in apêchaîdè.

* * *

N° 73. — Onna fémala qu'ètai vagnaite derrai teimps tota débetâye, pèlamo que lè z'affrèrèt étan mau zu tsi lao et que l'avai falhu t vindrè po payi.

Cutsivè pè lè grandzès et lè z'ètrablyo et s'promenâvè tot le dzo pè lo veladzo, avoué q panai dè rapannès à son brè, yau mettai ce que lè dzeins lai balhîvan. Bataillyivè, et l'oiessai dzo lo grand matin bramâ : « Lè larrès les caions, no z'an tot robâ : noutron mézon noutrès tsamps, tot lo bin dè mon père. Ne n'restèt què lè ge po pliiorâ. »

* * *

N° 74. — Lo martchand dè caions. Quan èternessai on l'oyai du onn' baôra lhien : du quantiaô Mare. Bouébo on in avai ti pouaire, rinquiè dè lo vaire cratchi on fotai lo camp.

* * *

N° 76. — Cique n'avai min dè keu. La né qu sa mère l'est morta, in l'oiessin plyindrè, que cein lai gravavè de roncliyâ, s'ire relèvâ po val dère : « As-tu pas binstou fini. Te n'as jam ètâ qu'onna sacré vîlhe piorna, te vaô l'ir quantiaô bet. »

L'avai de assebin, on dzo dè messon, à s'felhie que restâvè à l'photo po soignî sa fenna cosse cauquîs dzo dèvant que mouâfrè : « O misaire ! misaire ! se faut laissî la messon po onna dzein que vaô muri. »

Lo mîmo ne l'a pas rîgrettâye, sa fenna, p'mé què dè tsin bilianc. N'a pas vessâ ont larma quand l'est morta.

L'avai praisa po s'n' ardzeint.

* * *

N° 77. — On trâkoua-payi qu'avai daô-trosenoms. Lai desan l'Anglet, Marc dè Paris l'Amérikién. N'a rin ramassâ et po fini l'est ta à la tserdze dè la kemena.

* * *

N° 78. — La traisiéma fenna aô tambou, mort suite dè cutse.

* * *

N° 79. — Lo petit Cresenî. On bin boun hommo.

* * *

N° 80. — On vilho dè passâ noinant' ans qu'a vî répoudu aô menistrè que lai dezai on dzo que sarai lo momeint por li dè sondzî à sa fin.

— Oh ! monsou lo menistrè, ne su pas se vilh qu'on crai. Avé pîre lè noinanta sti l'aôton.

* * *

N° 81. — L'etai iena dè cliaô tsatè mortè, d'cliaô z'îdyè que binnan... Ma fai ne mè dè sâdè pas dè felhie dinse.

* * *

N° 82. — S'est rinâ in rognassin po on pass dzo et dai drai d'îdye.

* * *

N° 83. — Onna dzouvena, galéza quemin on pouponna. N'a pas rîzu on dzo dè bin du l'déraire vouga, que s'etai folâye on pî in dans